Essai Critique

SUR

LA FORME

D'après la Théosophie, l'Occultisme et la Kabbale

PAR

JACQUES BRIEU

Prix : Un Franc

PARIS

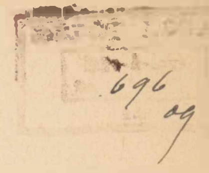
LIBRAIRIE DU MAGNÉTISME

23, RUE SAINT-MERRI, 23

—

1909

Essai Critique



SUR

LA FORME

D'après la Théosophie, l'Occultisme et la Kabbale

PAR

JACQUES BRIEU

PRIX : UN FRANC

PARIS

LIBRAIRIE DU MAGNÉTISME

23, RUE SAINT-MERRI, 23

1909

DU MÊME AUTEUR :

Strada. Sa Philosophie du Fait et ses conséquences, p. in-18. Paris, s. d. (1901). Epuisé.

La Méthode scientifique et la méthode occultiste (sous presse).

Chroniques idéalistes et philosophiques dans la *Plume* (1894-1900).

Esotérisme et Spiritisme dans le *Mercure de France* (Revue des livres), depuis 1896.

Essai sur la Forme

Tout ce que nous connaissons a une forme. Il nous est impossible de nous représenter un objet quel qu'il soit, qui en soit dépourvu. Nous nous le figurons toujours comme limité d'une certaine manière, comme enserré dans des lignes et des surfaces, entouré ou contenu — tel un liquide — par d'autres objets qui le maintiennent, l'encadrent et le bornent. C'est même par ces qualités visibles, extérieures, que nous distinguons et connaissons les êtres et les choses, que l'univers nous est intelligible.

Si une chose est mal ou insuffisamment délimitée, nous n'en avons qu'une idée vague et incomplète. Seuls les concepts généraux, les idées métaphysiques n'ont pas de forme déterminée. Ce sont des êtres ou des entités des plans arupiques (1) ou sans formes.

---

(1) De *a-rupa*, sans forme. Ce mot désigne, en général, ce qui est sans forme bien déterminée, définie. D'après Mme Blavatsky, le « sans forme serait là où la forme cesse d'exister sur le plan objectif ». (*Doctrine secrète*, t. I, p. 181), c'est-à-dire dans le monde de l'esprit divin, correspondant aux trois plus hauts plans du Cosmos septénaire.

Les théosophes admettent que les plans arupiques comprennent le *manas* ou mental *supérieur* et ceux au-dessus : le *bouddhique*, le *nirvânique*, etc. Les plans ou mondes *rupiques*

Aussi lorsque l'écrivain ou l'artiste essaient d'exprimer un concept métaphysique ou une idée générale, ils ne le peuvent que *symboliquement* ou *analogiquement*, en empruntant les éléments de leurs représentations aux mondes des formes ou *rupiques*.

I

La pensée est la créatrice des formes. Elle est ce qu'il y a de plus grand et de plus excellent en nous et dans l'univers. Nous ne pouvons rien concevoir au-delà. Dieu est probablement cela d'abord, et, sans doute, autre chose encore.

Nous ne connaissons de la pensée que ses manifestations, qui sont les formes qu'elle crée. En elle-même, dans son essence, elle nous est inconnue. Elle nous apparaît indépendante du temps et de l'espace : le proche et le lointain, le passé, le présent et le futur. n'ont point de sens pour elle. Mais il n'en est pas de même de ses formations. Dès qu'elle se manifeste, aussitôt apparaissent le temps et l'espace. Toute création est conditionnée par eux; elle leur appartient.

Pour les Hindous, comme pour les Grecs, l'acte essentiel de la pensée, c'est aussi de créer des formes.

---

sont le *manas* ou mental *inférieur*, l'*astral* et le *physique* avec leurs sous-plans.

Par plan ou monde, il faut entendre des modes ou des états d'être différents et non des lieux de l'univers. Ces plans ou mondes s'interpénètrent. La matière qui les compose est plus ou moins dense, selon que l'on se rapproche ou s'éloigne du monde physique.

« Brahman, disent les philosophes védantins, pense éternellement des noms et des formes. »

« Vous voyez immédiatement, écrit Max Müller (1), l'extraordinaire ressemblance de cette doctrine avec la théorie platonicienne des idées et plus encore avec la théorie stoïcienne du *Logos*, langage et pensée. Le caractère inséparable de la pensée et du langage avait été clairement perçu par les philosophes stoïciens et platoniciens d'Alexandrie, quand ils appelaient les idées créatrices de la divinité, *logoï*, c'est-à-dire à la fois pensées et paroles ; de même les anciens philosophes hindous quand ils appelaient les mêmes pensées *nama-roupa*, noms et formes. Ces noms et formes sont, en effet, les idées de Platon et les espèces des stoïciens (2). Pensées par Brahman, avant la création du monde, ces *noms-formes* étaient non manifestes (*avyakrita*) ; dans le monde créé, elles sont manifestes (*vyakrita*) et multiformes ».

Ainsi la pensée (3) est nom et forme, verbe et image. Elle est aussi force, puissance, comme l'enseïgnait Strada et comme l'enseignent également les occultistes et divers philosophes. Sans force, la pensée ne se réaliserait jamais, elle serait en quelque sorte mort-née. Strada croyait même que la pensée est la

---

(1) *Introduction à la philosophie Védanta*, trad. française, pp. 162-3. — Mme Annie Besant, dans la *Sagesse antique*, signale aussi la quasi-identité des enseignements de l'école d'Elée et des Upanishads, d'après R. Garbe (*Die Sâmkhya Philosophie*).

(2) Les bouddhistes les appellent *samgna-dharmas* (note de Max Müller).

(3) Pensée signifie tantôt ce qui *crée*, tantôt ce qui *est créé* : pensées ou idées ; ce mot exprime donc tour à tour le contenant et le contenu, le producteur et le produit.

première des forces et que les autres n'en sont que des dégradations successives. Par suite, directement ou indirectement, la pensée peut commander à toutes les forces même aux plus matérielles. Tout se passe d'ailleurs comme s'il en était ainsi.

Force, nom et forme ou puissance, verbe et idée (1), tels sont les trois aspects généraux de la pensée créatrice.

Je m'attacherai spécialement, dans ce qui suit, à étudier le côté forme de la création. Mais, avant, je vais essayer de dégager les divers moments ou phases du processus créateur.

II

Ces phases sont symbolisées dans les religions par les trois personnes divines, les trois logoï. Mais au-dessus de ces logoï, au-dessus et avant toutes choses est l'Absolu, Parabrahm, le Tao, l'En Soph de la Kabbale (2).

« Avant d'avoir créé aucune forme dans ce monde, dit Ad. Franck ; avant d'avoir produit aucune image, il était seul sans forme, ne ressemblant à rien. Et qui pourrait le concevoir comme il était alors, avant la Création puisqu'il n'avait pas de forme ? (3) ». Suivant Plotin, il « n'a aucune figure puisqu'il n'a ni

---

(1) Idée signifie *image* ou *forme*, suivant l'étymologie grecque.

(2) Franck écrit *En Soph*, d'autres kabbalistes : *Ain Soph*.

(3) *La Kabbale*, 2e éd., p. 128.

parties ni forme »... Il est partout à la fois identique et tout entier (1). »

Il est l'à-jamais inconnaissable. C'est l'*Advaita*, la non-dualité.

A un disciple qui lui avait demandé, par trois fois, de lui parler de l'Advaita, le sage Yâdnavalkya répondit que la meilleure description de l'Advaita était le silence, toute description étant *dvaita* (dualité). Si nous essayons, en effet, de définir l'Absolu, nous nous servirons d'expressions finies, antinomiques, car nous ne pouvons en concevoir d'autres. Toute expression est donc inadéquate à l'Absolu, qui est au-dessus et au-delà du fini, de toute antinomie et de toute parole. Strada se contentait, avec raison, de l'appeler le *Superantinomique* ou le *Préantinomique*, c'est-à-dire au-dessus ou avant toute antinomie, audessus ou avant toute création, en dehors de toute contingence, de toute relativité. C'est à tort même qu'on essaie de le nommer, car lui donner un nom, c'est le particulariser, le personnaliser, l'opposer par cela même à tout ce qui a un nom, c'est-à-dire aux autres êtres.

C'est pour avoir méconnu cette vérité que tant de philosophes et de théologiens, croyant définir l'Absolu, le Dieu non manifesté, n'ont en réalité défini ou tenté de définir que le Créateur, la cause première.

Celle-ci, c'est le Père des chrétiens, Brahman ou Brahmâ, la première séphirah des kabbalistes, la Couronne, l'Ancien ou le Grand Visage.

« Le premier, dit le Zohar, c'est l'Ancien, vu face à

---

(1) D'après l'ouvrage d'H. Guyot, *l'Infinité divine*, pp. 164 et 165.

face, il est la tête suprême, la source de toute lumière, le principe de toute sagesse, et ne peut être défini autrement que par l'unité. » C'est aussi « le principe de tous les principes, la sagesse mystérieuse, la couronne de tout ce qu'il y a de plus élevé, le diadème des diadèmes »; c'est encore « la source d'où jaillit une lumière sans fin (1) ».

« La Couronne représente l'infini, distingué du fini; son nom dans l'Écriture signifie *je suis*, parce qu'elle est l'être en lui-même, l'être considéré d'un point de vue où l'analyse ne pénètre pas, où nulle qualification n'est admise, mais où elles sont toutes réunies en un point indivisible. C'est par ce motif qu'on l'appelle aussi le point primitif ou par excellence.

« Quand l'inconnu des inconnus voulut se mani-
« fester, il commença par produire un point; tant
« que ce point lumineux n'était pas sorti de son sein,
« l'infini était encore complètement ignoré et ne ré-
« pandait aucune lumière. » C'est ce que les kabba-
« listes modernes ont expliqué par une concentration
« absolue de Dieu en sa propre « substance » (2).

Ils appellent la Couronne la *tête blanche*, « parce que toutes les couleurs, c'est-à-dire toutes les notions, tous les modes déterminés sont confondus en elle, ou l'*Ancien*, parce qu'elle est la première des Séphiroth. Seulement, dans ce dernier cas, il faut se garder de la confondre avec l'*Ancien des Anciens*, c'est-à-dire avec l'En Soph lui-même, devant lequel son éclatante lumière n'est que ténèbres (3) ».

(1) Cité par Franck dans *la Kabbale*, pp. 139-40, 137 et 129.
(2 et 3) Franck, *op. cit.*, pp. 138 et 139.

Du sein de la *Couronne*, « sortent parallèlement deux principes opposés en apparence, mais en réalité inséparables : l'un, mâle ou actif, s'appelle la *sagesse*; l'autre, passif ou femelle, est désigné par un mot qu'on a coutume de traduire par celui d'*intelligence*. « Tout ce qui existe, dit le texte, tout ce qui a été formé par l'Ancien (dont le nom soit sanctifié !) ne peut subsister que par un mâle et par une femelle ». Nous n'insisterons pas sur cette forme générale...; nous croyons qu'elle s'applique ici au sujet et à l'objet de l'intelligence, qu'il n'était guère possible d'exprimer plus clairement dans une langue éminemment poétique. La sagesse est aussi nommée le père; car elle a, dit-on, engendré toutes choses. Au moyen des trente-deux voies merveilleuses par lesquelles elle se répand dans l'univers, elle impose à tout ce qui est une forme et une mesure. L'intelligence, « c'est la mère, ainsi qu'il est écrit : Tu appelleras l'intelligence du nom de mère ».

« Cependant, sans détruire l'antithèse que l'on vient d'établir comme la condition générale de l'existence, on fait quelquefois sortir le principe femelle ou passif du principe mâle. De leur mystérieuse et éternelle union sort un fils qui, selon l'expression originale, prenant à la fois les traits de son père et ceux de sa mère, leur rend témoignage à tous deux. Ce fils de la sagesse et de l'intelligence, appelé aussi, à cause de son double héritage, le fils aîné de Dieu, c'est la connaissance ou la science. Ces trois personnes renferment et réunissent tout ce qui a été, est et sera; mais elles sont réunies à leur tour dans la

tête blanche, dans l'Ancien des Anciens, car tout est lui, et lui est tout (1) ».

« Ainsi l'unité dans l'être et la trinité dans les manifestations intellectuelles ou dans la pensée, voilà exactement à quoi se résume tout ce que nous venons de dire.

« Quelquefois les termes, ou, si l'on veut, les personnes de cette trinité sont représentées comme trois phases successives et absolument nécessaires dans l'existence aussi bien que dans la pensée; comme une déduction, ou, pour nous servir d'une expression consacrée en Allemagne, comme un *procès logique* qui constitue en même temps comme la génération du monde. Quelque étonnement que ce fait puisse exciter, on n'en doutera pas quand on aura lu les lignes suivantes :

« Venez et voyez, la pensée est le principe de tout « ce qui est ; mais, en tant que pensée, elle est d'abord « ignorée et renfermée en elle-même. Quand la pensée « commence à se répandre, elle arrive à l'endroit où « demeure l'esprit : parvenue à ce point, elle prend le « nom d'intelligence et n'est plus, comme auparavant, renfermée en elle-même. L'esprit à son tour « se développe au sein même des mystères dont il est « encore entouré, et il en sort une voix qui est la réunion de tous les chœurs célestes ; une voix qui se « répand en paroles distinctes et en mots articulés ; « car elle vient de l'esprit. Mais en réfléchissant à « tous ces degrés, on voit que la pensée, l'intelligence,

(1) Franck, *op. cit.* pp. 140 et 141.

« cette voix et cette parole, sont une seule chose, que
« la pensée est le principe de tout ce qui est, que nulle
« interruption ne peut exister en elle. La pensée elle-
« même se lie au non-être et ne s'en sépare jamais.
« Tel est le sens de ces mots : Jehovah est un et son
« nom est un (1). »

Il va de soi que la procession des personnes divines est l'image et comme le prototype de toutes les autres processions et générations. Tout ce qui existe sur les plans supérieurs a son analogue sur les plans inférieurs. « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, dit Hermès Trismégiste, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas pour faire les miracles d'une seule chose. »

Voici maintenant, d'après Mme Annie Besant, les enseignements de la tradition orientale sur le même sujet :

« Sortant des profondeurs de l'Existence-Une, de l'UN inconcevable et ineffable, un *Logos*, en s'imposant à lui-même une limite, en circonscrivant volontairement l'étendue de Son propre être, devient le Dieu manifesté. En traçant la sphère limite de son activité, il délimite en même temps l'aire de son univers. C'est dans cette sphère que l'Univers naît, évolue et meurt. C'est en Lui qu'il vit, qu'il se meut et qu'il trouve son être. La matière de l'univers est l'émanation du *Logos*, les forces et les énergies de l'univers sont les courants de Sa vie. Il est immanent

(1) Franck, *op. cit.* pp. 142 et 143. — On remarquera la parenté d'idées qui existe entre la tradition occidentale sémitique et la pensée aryenne : hindoue et grecque, que j'ai rappelée au début de cette étude, en citant Max Müller.

dans chaque atome, pénétrant, supportant, développant toutes choses. Il est la source et le but, la cause et l'objet, le centre et la circonférence. Il est le fondement inébranlable sur lequel tout est bâti, il est l'espace ambiant dans lequel tout respire. Il est en toute chose, et toute chose est en Lui. Voilà ce que les gardiens de la Sagesse antique nous ont enseigné sur l'origine des mondes manifestés.

« A la même source, nous apprenons que le *Logos* se développe de lui-même en une triple forme :

« Le premier *Logos*, source de l'Être.

« De lui procède le Deuxième *Logos*, manifestant un double aspect, vie et forme, principe de la dualité. Ce sont les deux pôles de la nature, entre lesquels sera tissée la trame de l'univers ; vie-forme, esprit-matière, positif-négatif, actif-réceptif, père-mère des mondes.

« Enfin le Troisième *Logos*, intelligence universelle, en qui existe l'archétype de toute chose, source des êtres, fontaine des énergies formatrices, trésor où sont entassées toutes les formes idéales qui vont être manifestées et élaborées dans la matière des plans inférieurs pendant l'évolution de l'univers. Ces archétypes sont les fruits des univers passés, transmis pour servir de germes à l'univers présent.

« L'esprit et la matière, manifestation phénoménique d'un univers quelconque, sont finis comme étendue et transitoires comme durée. Mais les racines de l'esprit et de la matière sont éternelles (1). »

---

(1) ANNIE BESANT, *la Sagesse Antique*, pp. 68-70.

Il y a plusieurs constatations intéressantes à faire dans ce qu'écrit Mme Besant : 1° *Un* Logos et non *le* Logos émane ou sort de l'Absolu ; 2° Ce Logos ou Dieu manifesté est limité, fini (1). Il suit de là : 1° que si de l'Absolu est émané *un* Logos, il peut en émaner plusieurs, soit simultanés, soit successifs ; 2° qu'il n'y a pas de création *unique*, mais des créations auxquelles on peut toujours en ajouter d'autres, soit dans le temps, soit dans l'espace ; 3° que l'Univers ou les univers créés n'occupent et n'occuperont jamais tout l'espace infini ; donc qu'il y a et qu'il y aura toujours du vide (2) dans l'espace.

C'est ce que pensait aussi Strada.

La kabbale semble exprimer une pensée analogue. Elle décrit, en effet, la « Couronne » comme étant le point primitif, *un* point indivisible ou comme *une* concentration absolue de Dieu en sa substance.

Mme Besant, d'autre part, distingue le premier Logos du Logos tout court ou Logos primitif. Nous croyons que c'est à tort. En effet, la première manifestation du Logos primitif n'est pas autre chose que la manifestation de son être, de son essence, de tout ce qu'il est en un mot, un tout indivisible. Par cela même, il est le *premier* Logos. Étant au reste l'un et l'autre « la source des êtres », d'après Mme Besant elle-même, ils constituent donc chacun le premier Logos, donc

---

(1) Il peut être *limité* dans l'Espace et *indéfini* ou *immortel* dans le Temps.

(2) Au point de vue du créé, du manifesté seulement. Car, pour l'Absolu, il n'y a point de vide, puisqu'il est infini dans le temps et dans l'espace.

ils ne font qu'un, sans quoi il y aurait quatre Logoï.

Envisagé dans le temps, le deuxième Logos est dit engendré du premier, et le troisième comme procédant de celui ci et de celui-là. Quant au premier, il n'est ni émané du Dieu manifesté, ni engendré par lui ; donc il ne se distingue pas de lui.

Au surplus, Mme Besant est le seul auteur à faire cette distinction. La Kabbale ne place pas un autre principe, un logos, entre l' « En-Soph » et la « Couronne » et la « Sagesse » ; de même Mme Blavatsky, qui, résumant à son tour l'enseignement traditionnel, écrit simplement ceci :

« Le *premier* Logos : l'impersonnel et, en philosophie, *non manifesté* (1), Logos précurseur du Manifesté. C'est la Cause première, l' « Inconscient » des Panthéistes européens.

« Le *second* Logos : Esprit-Matière, Vie ; l'Esprit de l'Univers, *Purusha* et *Prakriti* (2).

« Le *troisième* Logos : Idéation cosmique, Mahat ou Intelligence, l'Ame universelle du Monde ; le Noumène cosmique de la Matière, la base des opérations intelligentes de la Nature et dans la Nature appelé aussi Mahâ-Buddhi (3). »

Ainsi, pour Mmes Blavatsky et Besant, le second

---

(1) Il y a ici contradiction dans les termes. Si le premier logos est la cause première, il est donc manifesté, car être ou devenir cause de quelque chose, c'est faire un acte, donc se manifester. De plus, si le premier logos était vraiment le *non manifesté*, en quoi se distinguerait-il de l'Absolu, le non-manifesté par excellence ? D'ailleurs, le mot logos implique l'idée de manifestation.

(2) *Purusha et Prakriti* signifient : esprit et matière.

(3) *La Doctrine secrète*, t. I, 2e édition. p. 54.

Logos est double. Il en est de même pour Lao-Tseu : « Le Tao, déclare-t-il, produit un ; un a produit deux ;deux a produit trois, et trois a donné naissance à tous les êtres », ce qui signifie, suivant un commentateur : « que l'unité primordiale se divisa en deux principes : le principe mâle ou *yang*, et le principe femelle ou *yin*; puis que, de ces deux principes une fois réunis, il résulta l'*Harmonie*, représentée par le nombre trois, » (1).

Il est facile de concevoir que, puisque le premier logos exprime l'unité, le second doit exprimer la dualité. Après un, vient nécessairement deux et non trois ; après l'indivisible, le divisible, l'opposition, la séparation.

Le deuxième aspect, ou aspect négatif, réceptif, féminin de ce logos, est souvent considéré comme formant une quatrième personne qui, ajoutée aux trois autres, forment le quaternaire sacré.

Cette quatrième personne est désignée dans les mythologies et les religions sous les noms d'Isis, Vierge Céleste, Maria ou Maya, mère universelle. Sans elle, la manifestation des autres principes serait impossible. « Éternellement présent dans l'Unique, dit Mme Besant, ce principe est la racine de la limitation et de la division ; sous sa forme manifestée, nous l'appelons matière ; c'est le Non-Moi divin, la matière divine, la Nature manifestée. Considérée isolément, la personne féminine vient en Quatrième: Elle rend possible l'activité des Trois ; Elle est à la fois la servante du Seigneur et la Mère du Seigneur, car Elle donne Sa propre substance pour former le

(1) Léon de Rosny, *le Taoïsme*, p. 105.

Corps de son Fils, quand la Puissance divine vient la Couvrir de son Ombre (1).

La lettre hé du tétragramme divin : יהוה (iod hé-vau-hé), qui est répétée deux fois et occupe le deuxième et le quatrième rangs, symbolise parfaitement le double aspect de la deuxième personne.

On trouve encore ce double aspect dans la Trinité zoroastrienne :

1° *Ahuramazda*, l'Être suprême ;

2° Les deux jumeaux : *Spentomainyush*, Esprit bon, Lumière-Esprit ; *Angrômainyush*, Esprit mauvais, Matière et Ténèbres ;

3° *Armaïti*, l'Intelligence, le Créateur ;

et dans la chrétienne :

1° Le Père ; 2° le Fils, avec sa double nature humaine et divine ou l'Homme-Dieu ; 3° le Saint-Esprit.

Cet aspect double de la deuxième personne n'est pas explicitement exprimé dans toutes les Trinités. Dans celle kabbalistique : Couronne-Sagesse-Intelligence, la deuxième personne paraît simple (2). Cependant, comme on l'a vu plus haut, M. Franck considère la Sagesse et l'Intelligence comme « deux principes parallèles, opposés en apparence, mais en réalité inséparables ». De leur union naîtrait la Connaissance ou la Science. Elles constitueraient donc, à

---

(1) *Le Christianisme ésotérique*, p. 270.

(2) Je dois dire cependant que, d'après les kabbalistes Isaac Loria et Moïse Corduero, il y a, dans chaque séphirah, « deux éléments ou plutôt deux aspects différents : l'un purement extérieur, négatif, qui représente le corps, le vase proprement dit ; l'autre, intérieur, positif, qui figure l'esprit et la lumière ». (Franck, *la Kabbale*, p. 137.)

elles deux, le second terme, et le troisième le serait par la Science. Si son interprétation était vraie, la science devrait former, ce me semble, une séphirah, et la Sagesse et l'Intelligence une seule au lieu de deux.

Il n'est pas dans mon intention de passer en revue toutes les Trinités. J'essaierai seulement de résumer les différents caractères de chaque personne divine ou Logos.

La première, c'est l'Unité primordiale, l'Impersonnel, la Volonté ou Puissance suprême, la Pensée pure, le Père des chrétiens, la Cause première, la racine de tous les êtres manifestés, l'Idée-Germe, la Création à l'état premier. Elle symbolise tout ce qui est source, origine, point de départ, fondement, ou ce qui domine. Etant la source de l'Évolution, elle en est aussi la fin.

« C'est avec raison, écrit Leadbeater, que le titre glorieux de « Père » a été donné à Ce qui est la manifestation première de l'Infini ; car tout a été émané de Lui, même le Second et le Troisième Logos et en lui doit retourner un jour tout ce qui en est émané (1). »

Le deuxième Logos est plus difficile à caractériser que le premier. Certains auteurs lui attribuent la Sagesse, d'autres l'Intelligence. Ainsi, d'après Plotin, « l'Intelligence est le principe le plus voisin de l'Être premier ». Elle enferme la dualité au moins du sujet et de l'objet. Considérons-la en effet au *repos* : « Elle est Intelligente et Intelligible, en sorte qu'elle est double ; si elle est double, il faut qu'il y ait quelque chose avant cette duplicité. » « Son *activité*, d'autre

(1) *Le Credo chrétien*, p. 51.

part, doit s'exercer sur autre chose, ou elle-même doit être multiple, si l'on veut qu'il y ait activité en elle. Si elle ne va pas en effet vers autre chose, elle s'arrêtera. Mais là où le repos est complet, il n'y a plus de pensée. Il faut donc que l'Intelligence, quand elle pense, soit double (1). »

Le caractère essentiel du Second Logos étant la dualité (2), on doit le retrouver dans la Sagesse. Celle-ci est donc ou synonyme d'Intelligence dans le sens que Plotin donne à ce mot, ou réunit en elle les aspects doubles : Esprit et Matière, Moi et Non-Moi, Positif et Négatif, Actif et Passif, Masculin et Féminin.

Le Deuxième Logos, qu'on appelle aussi le Fils ou le Père-Mère universel, est en effet tout cela, et il est en outre le commencement de la différenciation, le principe de la division, de la séparation, de l'opposition, de la Vie et de la Forme (3), en un mot de toute antinomie.

Le Troisième Logos n'est pas l'Intelligence s'opposant à elle-même pour se connaître, mais l'Intelli-

---

(1) Cité par M. H. Guyot dans l'*Infinité divine*, p. 163.

(2) La dualité existe partout, aussi bien dans nos concepts que dans la nature. La dualité de la nature n'est d'ailleurs qu'une conséquence de celle des idées. En métaphysique, la dualité, c'est toute la série des antinomies : cause et effet, essence et substance, liberté et nécessité, etc. ; dans l'univers, c'est la force et la matière ; la force elle-même s'y polarisant en positive et négative ; c'est encore l'esprit et le corps, le mâle et la femelle, etc. Dans le langage, la dualité s'exprime par le *oui* et le *non*, l'affirmation et la négation ; en mathématiques, par un et zéro, les quantités positives et négatives. Tout est donc dualité, excepté l'Être premier.

(3) Quoique la Vie et la Forme aient leur principe dans le deuxième Logos, elles ne sont pleinement réalisées que dans et par le Troisième.

gence créatrice, « l'Intellect divin en action ». C'est le Saint-Esprit, ou, comme le dit Leadbeater, « l'Esprit de Dieu qui couvre la surface des eaux de l'Espace et appelle les mondes à l'existence (1) ».

De lui émanent toutes les Idées créatrices, les noms et les formes de tous les êtres et de toutes les choses qui existent. Par sa force attractive, il rapproche et unit l'Esprit et la Matière, l'Actif et le Passif, le Masculin et le Féminin et c'est ainsi que naît tout ce qui a vie. Le Troisième Logos symbolise l'Équilibre et l'Harmonie.

Je rappellerai seulement, pour mémoire, que du Troisième Logos en procèdent sept autres qu'on nomme les sept grands *logoï*, et qu'après la troisième séphirah de la kabbale viennent sept autres *séphiroth*, que les kabbalistes modernes appellent, dit Franck, « les *Séphiroth de la Construction*, sans doute parce qu'elles servent plus immédiatement à l'édification du monde (2) ».

Tout ce que nous venons de dire peut se réduire à ceci : l'unité produit la multiplicité et la diversité, en passant par la dualité ; la forme naît de l'union de l'esprit et de la matière, qui eux-mêmes proviennent de l'être primordial.

Ainsi la forme est le résultat de toute création, sa marque, son sceau. Elle est *ce* par quoi l'infini se distingue du fini. Supprimez les limites qui déterminent la forme, autrement dit les différenciations, et

(1) *Le Credo chrétien*, p. 34.
(2) *La Kabbale*, p. 145.

il ne vous restera plus rien qu'un tout homogène, inconnaissable, une chose sans nom.

La forme distingue également les finis entre eux. A la multiplicité des formes correspond la multiplicité des finis. Forme et fini ne peuvent exister l'un sans l'autre. Ce sont les deux aspects généraux et inséparables de l'existence phénoménale.

Il n'a été et ne peut être créé que des finis. L'Absolu même, en se manifestant, ne pouvait créer un infini, c'est-à-dire un autre Absolu, sans se détruire lui-même. En effet, la coexistence de deux absolus est impossible, car, se limitant l'un l'autre, ils cesseraient par là même d'être absolus : ils seraient relatifs l'un de l'autre.

Il suit de là que toute création est finie et que tout ce qui est fini a une forme, et comme nous ne pouvons connaître que ce qui a une forme, l'Absolu nous est à jamais inconnaissable.

III

L'Absolu est non seulement inconnaissable, il est aussi irreprésentable, même symboliquement. C'est pour cela, sans doute, qu'il était défendu aux Hébreux de représenter Dieu par des images taillées.

« Il est défendu, dit le Zohar, de le représenter par quelque image ou sous quelque forme que ce soit, même par son saint nom, même par une lettre ou par un point. Tel est le sens de ces mots : Vous n'avez vu aucune figure le jour où l'Éternel vous parla, c'est-à-dire vous n'avez vu aucune chose que vous puissiez

représenter sous une forme ou par une image (1). »

Les théosophes ont donc le tort de le représenter par un disque blanc sur un fond noir.

En effet, tout cercle étant limité par la circonférence, ne peut représenter l'infini, le « sans bornes », quelque grand qu'on suppose le cercle. C'est aussi l'opinion de M. Matgioi :

« La circonférence, écrit-il, semblable au serpent qui se mord la queue, populaire et fausse apparence de l'Éternité, semble ne se point terminer, en circonvoluant indéfiniment sur soi-même, mais, en réalité et avec précision, elle enclôt un espace, elle détermine une surface, qui est le cercle, qui a une mesure et qui est donc fini. Et rien ne peut empêcher cette détermination, c'est-à-dire, cette infériorité et cette insuffisance notoire du symbole (2). »

L'Absolu, n'étant ni une grandeur ni une quantité, ne peut pas être non plus représenté par un nombre.

Le meilleur symbole du *premier* logos, c'est le *point*. Celui-ci est l'élément primordial de toutes les figures ; celui-là l'être premier dont sont issus tous les êtres et tous les mondes.

Le *deuxième* logos, principe de l'opposition, de la division et de la séparation, ne saurait être mieux représenté que par la *ligne*, qui divise l'espace, sépare et délimite les plans.

Quant au *troisième*, qui coordonne les principes opposés, qui équilibre et harmonise, il a pour sym-

---

(1) Franck, *la Kabbale*, p. 128.
(2) *La Voie métaphysique*, p. 37.

bole l'*angle*, dont le sommet est le point où se rencontrent et se conjuguent les forces représentées par les deux côtés.

Le point, la droite et l'angle constituent les éléments de toutes les figures (1). Ils forment les seules figures ouvertes (2). Ils sont à la fois finis et infinis, ou mieux : participent à la fois de la nature de l'infini et de celle du fini.

Le point, c'est l'infiniment petit exclusivement ; la ligne est infinie en longueur seulement et l'angle enclôt, entre ses côtés, une portion illimitée de l'espace infini. En d'autres termes, le point, la droite et l'angle semblent toucher à l'infini par un côté et au fini par l'autre. Ils ne sont pas l'infini et ils ne sont pas non plus le véritable fini : leur vrai nom c'est l'*indéfini*. Ils représentent en quelque sorte le passage de l'infini au fini, de l'Abstrait au Concret. Avec eux commence le Relatif.

Est-ce que les trois logoï ne participent pas aussi de la nature de l'Infini et de celle du fini et ne préparent-ils pas le passage de l'Abstrait au Concret ?

---

(1) Toute ligne brisée est une succession d'angles et toute courbe une ligne brisée dont les parties constituantes sont indéfiniment petites.

Les lignes brisées et courbes sont déterminées par des forces qui se rencontrent suivant un ou plusieurs angles ; les unes sont attractives ou centripètes, les autres répulsives ou centrifuges. Chacune de ces lignes, comme l'angle, détermine un plan.

(2) Il y a aussi la parabole, l'hyperbole et les autres courbes ouvertes, mais comme elles se rattachent à l'angle, je n'ai pas cru devoir les nommer. Tout ce qui est dit de l'angle s'applique à ces figures.

Les géomètres enseignent que la droite est engendrée par le point(1) et que l'angle procède de l'un et de l'autre. Pareillement le deuxième Logos ou le Fils est engendré par le Père ou le premier Logos, et le troisième Logos ou le Saint-Esprit procède de celui-ci et de celui-là(2). Le procès des trois personnes divines est donc semblable ou tout au moins analogue à celui du point, de la ligne et de l'angle.

Les nombres 1, 2 et 3 expriment les mêmes idées que le point, la droite et l'angle. Le 1, c'est l'unité d'où naissent tous les nombres, de même que c'est par le point que sont engendrées toutes les figures. Le 2, ainsi que la ligne, exprime la dualité et le 3, comme l'angle, représente la conjonction de deux forces, ou

(1) Je tiens à faire remarquer ici que le point géométrique ne peut engendrer la ligne. En effet, le point géométrique étant, par définition, sans dimensions, n'occupe et ne peut occuper aucun lieu déterminé de l'espace réel. N'occupant aucun lieu, il n'appartient pas à l'espace ; partant il ne peut s'y déplacer. Dire que le point engendre la ligne ; c'est donc exprimer une chose absolument imaginaire, à jamais irréalisable.

Si le point pouvait réellement engendrer une dimension ou un espace, si petit soit-il, il faudrait admettre la possibilité de la création *ex-nihilo*, puisque ce qui est irréel, sans dimensions et n'occupant aucun espace, pourrait produire une dimension, un espace. Si la théorie de la création *ex-nihilo* n'est pas vraie, selon toutes probabilités, il faut pour que le déplacement soit réel, que le point soit fini, c'est-à-dire ait les trois dimensions, mais alors la ligne, l'angle, le plan sont des volumes. Il ne saurait donc y avoir de géométrie absolue et parfaite que dans le domaine abstrait de l'esprit. La géométrie appliquée ou réalisée dans la nature, le cosmos, n'est qu'approximative.

(2) Pour une raison analogue à celle que je viens d'exposer au sujet du point, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont que de purs concepts de l'esprit, à moins de les supposer indéfinis ou finis comme l'admettent Strada et Mme Besant.

l'union de deux principes et le résultat de cette union ou conjonction.

Dans son ouvrage original et souvent profond : *les Harmonies de l'Être exprimées par les Nombres*, Lacuria symbolise le Fils par la ligne et la parabole. Il dit fort justement que « la ligne est dans l'espace la limite universelle, qu'elle est la cause et le moyen de toute forme et de toute distinction (1) ». Ceci est très juste. Mais je ne comprends pas qu'à un autre endroit de son ouvrage il oppose la droite aux courbes. La droite étant « l'expression de la limite et du fini, elle nie, selon lui, l'infini et l'exclut », tandis que, tout au contraire, les formes courbes expriment l'infini de plusieurs manières (2).

Comment alors la droite et la parabole peuvent-elles symboliser également la deuxième personne de la Trinité ? Si la droite nie et exclut l'infini, elle ne peut symboliser le Fils, à moins que, pour Lacuria, ce qui est fort improbable, le Verbe soit limité, fini.

En réalité, la droite ne nie pas plus l'infini que la parabole et l'hyperbole ; elle est indéfinie comme elles et non finie. Quant à ces dernières, elles expriment, comme l'angle dont elles dérivent, plutôt le Saint-Esprit que le Fils.

Pour la troisième personne, Lacuria préfère l'ellipse à tout autre symbole. Or, l'ellipse est, comme le cercle, une courbe fermée qui délimite une portion *finie* de l'espace ; elle ne vaut donc pas, comme

---

(1) T. I, p. 67 (2e édition).
(2) T. II, p. 270.

symbole du Saint-Esprit, une figure *indéfinie*, telle que l'angle ou une courbe ouverte.

Le cercle et l'ellipse peuvent, à la rigueur, exprimer un univers, un monde, un système stellaire, quoiqu'aucun univers, monde ou système, ne soit clos, isolé. Il n'y a pas de cycles fermés dans la nature.

Il me semble donc préférable de donner pour symboles, à la Cause première et aux deuxième et troisième Logoï, des figures *indéfinies*, qui laissent comme une porte ouverte vers tous les au-delà, vers la perfection absolue.

Le point est unique; il est sans forme, puisqu'il est sans dimensions.

La droite est toujours semblable à elle-même; seule sa direction change. Au contraire, l'angle peut varier indéfiniment dans sa forme (côtés formés par des droites ou des courbes), sa grandeur et sa direction.

Avec la ligne ou le deux, nous avons la division, la séparation, l'opposition ou l'antagonisme, qui sont les aspects ou les synonymes d'une seule et même chose : la *dualité*. Avec l'angle ou le trois, nous avons la *variété* et la *diversité* dans l'union ou la conjonction des forces ou des principes opposés et partant dans le résultat de cette union ou conjonction.

Cette variété dépend non seulement des angles, qui peuvent varier indéfiniment comme nous venons de le voir, mais aussi de la nature et de l'intensité des forces qui les constituent.

Toute l'astrologie est basée sur la valeur et la position des angles ou *aspects* que forment les planètes, les signes et les maisons par rapport au lieu de nais-

sance (1) du consultant et sur la signification attribuée aux planètes, signes et maisons.

On conçoit que ces aspects peuvent être indéfiniment variés, puisque, à chaque instant et pour chaque point de notre globe, la figure du ciel change. Les astrologues considèrent l'horizon oriental et le milieu du ciel ou zénith, comme les points les plus importants de l'horoscope, les angles de 90° et de 180° comme maléfiques et ceux de 60° et de 120° comme bénéfiques.

La raison de ces différences si marquées dans l'influence des aspects ne nous est pas connue. Les anciens ne nous ont rien laissé à cet égard, à ma connaissance du moins. On ne peut faire que des conjectures à ce sujet. Nous ne nous y attarderons pas.

Il y a un angle qui jouit, dans le symbolisme universel, d'une faveur toute particulière : c'est l'angle droit ou plutôt la réunion, autour d'un point, de deux (le tau) ou de quatre (la croix) angles droits, qui signifient l'action de l'actif sur le passif, de l'esprit sur la matière (2).

---

(1) Ce lieu constitue le sommet commun de tous les angles.

(2) Beaucoup d'occultistes considèrent la croix comme le symbole du quaternaire. Je ne partage pas leur opinion. J'estime que la croix, — symbolisant la conjugaison des forces universelles actives et passives, qui ne sont point limitées, mais indéfinies, — ne saurait signifier la même chose que le 4, qui correspond à des figures fermées, comme le carré et le rectangle, et qui représente le solide le plus simple, la pyramide triangulaire, et, en tant que principe, la matérialité réalisée.

Selon certains, la croix serait l'image de l'Absolu. Je me demande comment. Je ne pense pas, quant à moi, que l'Absolu puisse être représenté. En tout cas, la croix ne saurait symboliser à la fois le quaternaire et l'Absolu.

Les autres angles signifient aussi, nous l'avons vu, la même action, mais d'une manière plus ou moins intense. Il est hors de doute que l'action d'une force sur une autre est plus puissante si elle s'exerce perpendiculairement qu'obliquement. Quant à celle produite par des forces opposées, c'est-à-dire formant un angle de 180°, elle paraît destructive ou inhibitoire.

IV

J'ai dit plus haut que les trois aspects de la pensée créatrice sont la force ou puissance, le nom ou verbe et la forme.

La puissance correspond au Premier Logos, le nom au Deuxième et la forme au Troisième.

La puissance ou la force est ce qui permet à l'idée de se manifester, de se projeter au dehors ; le nom est ce qui oriente la force vers la réalisation totale de l'idée dans sa forme définitive.

En effet, tout nom est une parole et toute parole un son, c'est-à-dire un ensemble particulier de vibrations qui déterminent une forme.

La force, le nom et la forme ne font qu'un. L'existence de l'une quelconque de ces qualités est nécessaire à l'existence des autres. Si l'une manquait, l'idée serait incomplète, partant irréalisable.

A l'origine, l'idée n'est qu'un point, un germe condensant en lui toutes les virtualités qui se dégagent, s'affirment et prennent forme sur les plans subjectifs

de l'Univers ou dans le cerveau qui l'a conçue, pour se réaliser et se concréter ensuite sur les plans objectifs.

Elle n'est réellement mûre, prête pour la réalisation que lorsque la forme idéale est bien délimitée, nette et précise. Elle est alors comparable aux figures de géométrie, qui sont des abstractions de l'esprit et n'ont qu'une réalité mentale. Elle n'est d'ailleurs, à ce moment, que le schéma géométrique des formes qui vont s'incarner et évoluer sur les plans objectifs. Et il n'en saurait être autrement, puisque la nature ne cesse de géométriser dans toutes ses manifestations. C'est pourquoi la géométrie est la science des formes de l'univers et de nos créations.

Dans la réalisation, la force de l'idée se dédouble ou se transmute en d'autres forces. Chaque ligne du schéma idéal est une ligne de force et l'ensemble de ces lignes constitue la somme des virtualités incluses dans l'idée. Le sens et la forme de ces lignes sont prédéterminées par l'idée-image elle-même.

Pour que l'idée se réalise, en d'autres termes pour qu'il y ait création, il faut qu'elle passe de puissance à acte, c'est-à-dire s'objective, se concrète.

Comment s'opère cette objectivation, cette matérialisation de l'idée ? Comment le point mathématique, qui n'occupe aucun lieu, se localise-t-il ? Comment le « sans dimensions » acquiert-il longueur, largeur, épaisseur ? Comment l'indivisible devient-il divisible ? Comment l'immatériel se fait-il matériel ?

C'est là la grande énigme, ce que cache apparemment le voile d'Isis que nul mortel n'a pu soulever.

Lacuria a senti toute la grandeur de ce problème; aussi en parle-t-il en termes magnifiques :

« A bien considérer, le point matériel n'est que la négation de l'autre ; le point en se matérialisant perd tous ses admirables privilèges, il n'est plus indivisible, par là il déchoit de l'unité et tombe sous le nombre, le fini et la limite. Il n'a de commun avec l'autre que l'idée du lieu auquel il devient sujet et il est lui-même le premier lieu auquel tous les autres peuvent se rapporter, c'est lui qui en se dilatant et se multipliant produit l'espace avec tous les lieux et toutes les formes qu'il renferme; et la vue de toutes ces productions occupe et recrée la pensée qui s'éblouissait dans la contemplation du point ; la réalité de cette négation du vrai point, qui est le point matériel, nous est incompréhensible; c'est dans cette matérialisation du point que gît le mystère de la création. Car c'est là qu'a lieu le passage de ce qui est toujours à ce qui n'est pas encore, de l'infini au fini et à la limite, de l'idée pure à son signe et à son empreinte. »

Il rapporte à la suite cet étrange passage du *Zohar*, dont j'ai déjà cité, plus haut, la première partie, d'après Franck :

« Quand l'inconnu des inconnus voulut se manifester, il commença par produire un point. Tant que ce point lumineux n'était pas encore sorti de son sein, l'infini était encore complètement ignoré et ne répandait aucune lumière...

« Le point indivisible n'ayant point de limite et ne pouvant être connu à cause de sa force et de sa pureté

s'est répandu au dehors et a formé un pavillon qui sert de voile à ce point indivisible. Ce point, quoique d'une lumière moins pure que le point, était encore trop éclatant pour être regardé ; il s'est à son tour répandu au dehors et cette extension lui a servi de vêtement. C'est ainsi que tout se fait par un mouvement qui descend toujours ; c'est ainsi, enfin, que s'est formé l'univers (1). »

Si le *Zohar* n'explique point, non plus, comment le point indivisible a pu s'épandre au dehors, acquérir des dimensions, se matérialiser en un mot, il montre tout au moins que le point ou l'idée, au fur et à mesure qu'elle s'objective, se couvre de voiles ou d'enveloppes de plus en plus denses et opaques.

Ces voiles sont les formes que revêt successivement l'idée en passant des plans d'existence supérieurs aux plans inférieurs. Quoique analogues et se correspondant, ces enveloppes diffèrent les unes des autres et il y en a autant que de plans traversés.

Il est curieux de rapprocher ici les enseignements de la tradition chinoise de ceux de la Kabbale. D'après Matgioi, le fameux tétragramme de Wenwang (2) est la « clef du phénoménisme universel qu'on est convenu d'appeler : la création du monde ». Le premier idéogramme représente la *cause initiale*, « d'où sortent potentiellement tous les univers qui y sont

---

(1) Lacuria, *les Harmonies*, etc., t. I, pp. 235-236.

(2) On pourrait le comparer au tétragramme de la Kabbale dont je parle plus haut. Ils expriment tous deux des idées semblables ou tout au moins analogues.

contenus en germe (1) ». Le second exprime le développement de tous les êtres.

« Les êtres, dit le Grand Commentaire (du tétragramme de Wenwang), commencent à entrer dans le courant de la *forme*. Il n'y a pas de distinction entre eux, mais ils vont se saisir, d'abord de l'existence *uniformelle*, puis des formes extérieures qui les distinguent à nos yeux. Il y a donc une existence *uniformelle*, puis des existences *multiformes* ; quant à l'existence *informelle*, elle n'est pas mentionnée ici, car elle est précisément dans la perfection. Et elle ne peut être mentionnée que dans la perfection. C'est l'Éternité. L'existence en soi ne fait pas, et ne peut logiquement faire partie d'aucune espèce de création (2). »

A quoi correspondent ces différentes sortes d'existences ? à quelles phases de la Création ? à quels plans de l'Univers ?

L'existence *informelle* correspond, comme on vient de le voir, à la perfection, à Dieu ; c'est le « sans forme » absolu.

L'existence *multiforme*, c'est celle que nous connaissons, l'existence matérielle.

Quant à l'existence *uniformelle*, elle ne doit pas être l'homogène pur, qui est sans aucun doute le « sans forme ». Pour qu'il y ait création ou forme réelle, il faut déjà être sorti de l'homogène, il faut qu'il y ait distinction, limite, sans quoi il n'y aurait pas de forme.

---

(1) *La Voie métaphysique*, p. 69.
(2) *Ibid.*, p. 73.

L'existence *uniformelle* doit donc correspondre à un état de la matière où elle serait divisée en atomes géométriquement semblables.

S'il existait des espaces à une dimension, cette existence serait encore réalisée par des êtres ou des entités, ayant tous la forme de la droite, qui est toujours semblable à elle-même. Mais ces espaces sont purement subjectifs ; donc aussi ces entités. Il en est de même des espaces à deux dimensions et des entités y contenues, qui sont représentées par toutes les variétés de surfaces.

Quoique dépourvues de toute matérialité (1), ces entités n'en existent pas moins, mais leur existence est purement mentale.

Les êtres matériels sont ceux qui peuplent notre espace à trois dimensions. Ils revêtent toutes les formes représentées par les volumes réguliers et surtout irréguliers dont le nombre est indéfini.

S'il existe des espaces et partant des êtres à quatre ou à un nombre supérieur de dimensions, il nous est impossible de nous faire une idée des formes qu'ils

---

(1) Si la matière apparaît avec la dimension, la limite, la forme qui l'organise et lui donne l'être, il faut considérer aussi comme matériels les êtres ou entités à une ou deux dimensions. Mais alors où commence la matière ? Avec l'espace à une dimension ou seulement avec ceux à trois dimensions ? Le problème n'est pas facile à résoudre.

Quoi qu'il en soit du reste, il est certain que, sur notre plan d'existence à trois dimensions, les lignes et les surfaces n'ont pas d'existence par elles-mêmes ; elles n'ont de réalité que dans et par les volumes. Si l'on supprime une seule des trois dimensions, les autres s'évanouissent. Il résulte de cela que les êtres à une ou à deux dimensions sont purement fictifs ou géométriques.

peuvent prendre. La géométrie seule a tenté de déterminer les formes régulières de ces espaces supérieurs (1).

V

Je viens de dire que le point en s'objectivant se localise, devient fixe, divisible, matériel. Il en est de même des lignes, des angles et de toutes les figures idéales. Et ainsi les idées se réalisent.

Les forces incluses en elles s'objectivent, se meuvent, vibrent, se rencontrent, se coupent, s'opposent, se conjuguent, s'additionnent ou se retranchent ou s'annihilent, s'attirent ou se repoussent, suivant le plan préconçu.

Si une seule force était objectivée, elle suivrait nécessairement une ligne droite indéfiniment, mais comme tel n'est pas le cas, elle est vite déviée de sa direction première par une autre ; elle peut même être immobilisée, si cette dernière est de valeur égale et de sens contraire.

Les rencontres, les chocs se produisent toujours suivant un angle plus ou moins grand. De nouvelles

---

(1) Il serait intéressant de rechercher, à ce propos, s'il existe réellement des espaces à une, deux, quatre... et *n* dimensions, et, dans ce cas, s'ils correspondent aux plans de l'Univers ou modes d'existence affirmés par les occultistes, ou, — ce qui est peut-être plus conforme à la réalité, — s'il existe simplement un seul espace avec des êtres à une, deux, trois... et *n* dimensions.

forces sont ainsi créées ; leur nature, leur direction et leur vitesse dépendent naturellement de la nature, de la direction et de la vitesse des composantes.

Plus les forces sont nombreuses, plus les points de contact augmentent et plus les limitations se multiplient.

Des jeux divers de ces forces, de leurs combinaisons multiples, naissent toutes les figures, toutes les formes, tous les corps.

En général, la direction des forces affecte, sur le plan physique, la forme de lignes courbes ou plutôt de lignes brisées irrégulières se rapprochant plus ou moins de telles ou telles formes de courbes, à cause de la multiplicité des points de contact des forces réalisatrices de l'idée avec les forces qui les contrarient.

Plus celles-là seront puissantes et celles-ci faibles, plus la réalisation des formes prédéterminées par l'idée-image sera parfaite. Si, au contraire, ces dernières sont puissantes et nombreuses, cette réalisation sera très imparfaite. Elle pourra même avorter, si ces forces sont plus puissantes que les premières.

Dans le plan général de la Création, les lois naturelles et les virtualités de l'Idée du Logos créateur, sont une seule et même chose, puisque celles-là ne sont que la réalisation de celles-ci. Mais nos créations particulières étant nécessairement soumises à ces lois, nos idées ne peuvent se réaliser en dehors et à l'encontre de ces lois (1).

(1) D'une manière permanente du moins. Tout ce qui est fait et créé contrairement à ces lois, ne tarde pas à être brisé et dissous par le mouvement universel.

Au fur et à mesure que l'idée descend dans les plans inférieurs de l'Univers, elle devient de plus en plus impénétrable. Chaque enveloppe qu'elle revêt est un voile et chaque voile la cache davantage.

En outre, la matière étant de plus en plus grossière, de moins en moins plastique, la forme est de moins en moins adéquate à l'idée. Sa réalisation est d'autant plus imparfaite et incomplète, que le plan où elle s'incarne est plus éloigné de celui de l'idée pure. Elle est contrariée, en outre, par les idées innombrables qui se réalisent en même temps. Les rencontres et les chocs des forces en action se produisant partout à la fois, la forme créée est loin de ressembler à celle idéale des plans subjectifs.

Si une même idée se réalise plusieurs fois sur le même plan, ses reproductions ne se ressemblent pas entièrement, par suite de cette multiplicité et de cette variabilité de forces qui aident à la réalisation ou l'entravent. Ainsi l'idée-image d'une feuille de platane, par exemple, est la même pour toutes les feuilles de cet arbre et cependant il n'y a aucune feuille qui ressemble à une autre. La raison en est qu'aucune ne subit les mêmes influences avec la même intensité et le même rythme et dans le même sens. Une feuille située au haut de l'arbre recevra naturellement plus de lumière et respirera un oxygène plus pur qu'une autre plus rapprochée du sol. Il est, au surplus, impossible d'énumérer d'une façon complète toutes les influences subies par chaque feuille et d'indiquer l'intensité et la nature exacte de ces influences.

On conçoit, d'après ce qui précède, que les proto-

types des êtres et des choses créées, doivent être relativement peu nombreux, eu égard à l'extrême multiplicité et variété de formes qu'ils revêtent sur le plan physique.

Cette multiplicité et cette variété s'accroissent en passant d'un plan supérieur à un plan inférieur et diminuent dans le cas contraire.

Ainsi, à l'origine, il n'y avait qu'une forme, et cette forme-protée est devenue multiforme et a pris toutes les apparences de la matière, innombrables comme les rayons du soleil ou comme les grains de sable de la mer.



1602. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.

16021-09 — TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie.